

# Les Amants de Mantes

## Gustave Flaubert et Louise Colet

Vincent Tesson, professeur d'histoire au lycée Condorcet de Limay.



« *Pauvre Mantes, comme je l'aime* »

### Introduction :

Gustave Flaubert, est aujourd'hui une figure incontournable du paysage littéraire français. C'est pourquoi, durant l'année 2021, de nombreuses manifestations ont eu lieu pour célébrer le bicentenaire de sa naissance. Elles témoignent de l'immense célébrité de l'auteur et l'intensité avec laquelle les flaubertiens entretiennent son souvenir. Louise Colet est, quant à elle, principalement connue pour avoir été la maîtresse puis la *muse* du grand auteur. Pourtant, lorsqu'ils se rencontrent, Louise est alors une femme de lettres célèbre et appréciée dans les cercles mondains parisiens alors que son amant Gustave Flaubert n'a encore publié aucune des œuvres qui feront sa célébrité. Il est remarquable de constater l'inversion de notoriété qui s'est produite au cours des 156 années qui nous séparent du début de leur liaison intime qui dura de l'été 1846 et se poursuivit jusqu'en mars 1855. Cette relation a été maintes fois étudiée par les spécialistes ; cet article n'apportera donc pas de révélations particulières sur la nature de leur relation mais se propose, de mettre en exergue, le choix de Mantes-la-Jolie comme lieu de rencontre des deux amants.

Pourquoi s'intéresser à Mantes ? La question semble d'une importance relative mais elle permet de réfléchir à la complexité de la liaison qu'entretint Gustave Flaubert avec celle qu'il surnomme sa *muse*. Si le choix de la ville se fit avant tout par commodité, il est en réalité révélateur de l'ambiguïté de la relation de ceux qui furent surnommés « *les amants de Mantes* »<sup>1</sup>. Mantes fut un entredeux tout autant géographique que psychologique, un lieu où Flaubert, l'auteur qui sacrifiait tout à l'écriture et rejetait la vie de couple put laisser la place à Gustave, un homme capable d'aimer charnellement Louise et devenir l'amant qu'elle désirait.

---

<sup>1</sup> Hélène Frejlich, *Les amants de Mantes*, édition SFELT, Paris, 1936, 163p. Cet ouvrage est davantage un portrait au vitriol de Louise Colet qu'un travail de critique littéraire ou d'historienne. Il faut attendre la page 97 et le chapitre intitulé *Mantes, terrain d'entente* pour que soient évoquées les rencontres de Louise et de Gustave dans la ville qui donna son nom à l'ouvrage.

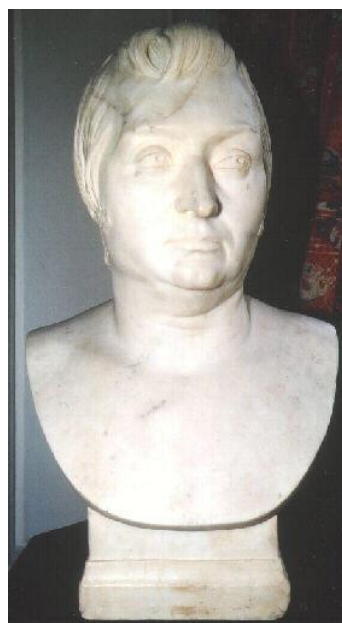
## La rencontre de Louise et de Gustave.

C'est en 1846, que Gustave Flaubert rencontre Louise Colet pour la première fois. L'écrivain traverse alors, une difficile période de deuil marquée par les décès successifs de son père Achille-Cléophas Flaubert, le 15 janvier 1846, et de sa sœur Caroline, le 23 mars 1846. Ces événements douloureux ont d'importantes répercussions sur la vie de l'auteur. Ils le conduisent à s'installer à Croisset<sup>2</sup>, en compagnie de sa mère et sa jeune nièce âgée de quelques semaines. Cadre de la vie familiale, ce lieu est, plus que tout autre, attaché à l'œuvre et la personne de Flaubert. Il devient progressivement le refuge littéraire de celui que ses proches surnomment « *l'ermite de Croisset* »<sup>3</sup>, un antre dont il interdit explicitement l'accès à Louise Colet. De fait, leurs rencontres ne pouvaient avoir lieu que dans des territoires neutres et impersonnels.

La mort de ces deux êtres aimés est directement à l'origine de sa rencontre avec Louise. En effet, Gustave souhaite que soient réalisés deux bustes<sup>4</sup> de ses chers disparus. Pour cela, il demande à l'artiste James Pradier, un proche de la famille<sup>5</sup>, de sculpter ses deux œuvres. Flaubert se rend à Paris pour fournir à l'artiste deux moulages des visages de son père et de sa sœur réalisés *post-mortem*. C'est dans l'atelier parisien du sculpteur qu'il rencontre pour la première fois sa future maîtresse.



**Caroline Hamard née Flaubert**, Buste de James Pradier, Musée Flaubert et d'histoire de la médecine. Cliché Bruno Maurey.



**Achille-Cléophas Flaubert**, Buste de James Pradier, Musée Flaubert et d'histoire de la médecine. Crédit photo CHU de Rouen.

<sup>2</sup> Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, édition Gallimard, 1935, p 38.

<sup>3</sup> Flaubert, *Correspondance*, Lettre de Marie Régner à Flaubert, Mantes le 3 septembre 1877

Madame Régner est une femme de Lettres mantaise qui entretint avec Flaubert une correspondance de plusieurs années et reçut l'aide du maître pour publier ses œuvres.

<sup>4</sup> Les bustes de Caroline et de Achille-Cléophas Flaubert sont respectivement conservés, au musée Flaubert et d'histoire de la médecine de Rouen et au Musée Picasso d'Antibes.

<sup>5</sup> James Pradier, que Flaubert surnommait Phidias, avait épousé Louise d'Arcet,, amie d'enfance de Gustave Flaubert avec qui il entretint une relation amicale et peut-être même intime jusqu'en 1870. Pour beaucoup de spécialistes, Louise d'Arcet fut l'un des modèles qui servit à Flaubert pour créer le personnage d'Emma Bovary.



Louise Colet en « Penserosa », Statuette de James Pradier, Plâtre, Musée du Louvre, 1837. Cliché de Pierre Philibert.  
Site : collections.louvre.fr

Gustave aurait donc vraisemblablement rencontré Louise Colet dans les premiers jours du mois de juin 1846. Un fait est plus précisément avéré : leur relation prend rapidement un caractère intime et ils deviennent amants le 29 juillet de cette même année<sup>6</sup>.

### Une relation entre passion et frustration.

Le 4 Août 1846, Flaubert adresse à Louise ce qui est aujourd'hui considéré comme sa première lettre. Son contenu nous révèle le caractère passionné de leur relation. Dans cette missive, Gustave décrit longuement la douceur de leur premier rendez-vous et évoque, sans beaucoup de retenue, leurs premiers ébats. « *Ah ! Nos deux bonnes heures promenades en calèche, qu'elles étaient belles, la seconde surtout avec ses éclairs* <sup>7</sup> ». De ces premières heures partagées, Gustave conserve quelques trophées dont deux pantoufles brunes et un mouchoir tâché du sang de Louise. Ces objets comblent l'absence de sa maîtresse et sont l'objet d'un fétichisme dont Flaubert s'ouvre explicitement dans les lettres à sa maîtresse: « *tes petites pantoufles sont là pendant que je t'écris – je les ai sous les yeux je les regarde – je viens de ranger – tout seul et bien enfermé – tout ce que tu m'as donné* » et un peu plus loin « *le mouchoir est dedans. Je vois ton sang : – je voudrais qu'il en fût tout rouge* <sup>8</sup> ».

Cette lettre est la première d'une longue série. Au total, deux cent quatre-vingt-une lettres de Flaubert écrites entre août 1846 et mars 1855 sont conservées. En revanche, nous ne disposons que de six lettres adressées par Louise à Gustave. En effet, selon Guy de Maupassant, Flaubert aurait brûlé, en sa présence, l'ensemble des lettres qu'il avait reçues d'elle. Cet autodafé se serait produit, en 1879, soit un an avant sa mort<sup>9</sup>. Guy de Maupassant n'explique pas vraiment ce geste qui intervient alors que Gustave est déjà très diminué mais l'on peut supposer que l'auteur ne souhaitait pas que soient un jour édités les écrits de sa maîtresse.

<sup>6</sup> Gustave Flaubert : exposition du centenaire : 19 novembre 1980- 22 février 1981, catalogue par Roger Pierrot et Jacques Lethève, BNF, 1980, 150p.

<sup>7</sup> Gustave Flaubert *Correspondance*, lettre à Louise Colet, Croisset, 4 août 1846

<sup>8</sup> Gustave Flaubert *Correspondance*, lettre à Louise Colet, Croisset, 4 août 1846.

<sup>9</sup> L'écho de Paris, n°2381 du lundi 24 novembre 1890. Il est intéressant de noter que dans l'article de Maupassant, celui-ci ne cite pas Mantes comme lieu de rencontre mais Nantes. Est-ce une coquille de l'imprimeur où une méconnaissance de l'auteur des lieux de rencontre de Louise et Gustave ? <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k799040f.item#>

Les lettres adressées à Louise témoignent de la complexité d'une relation emplies de désir et nourrie de frustration. Dès son origine, l'accord entre les amants semble difficile et leur idylle vouée à l'échec. Le 6 août 1846, dans sa seconde lettre, Flaubert écrit à Louise : « *Ton amour m'a rendu triste. Je vois que tu souffres – je prévois que je te ferai souffrir* ». Mais il ajoute pourtant « *Tu es bien la seule femme que j'ai aimée et que j'ai eue. Jusqu'alors, j'allais calmer sur d'autres les désirs donnés par d'autres* ». Nombreux sont les biographes de Flaubert qui ont souligné sa difficulté d'aimer et sa volonté de séparer les transports de l'âme et le plaisir du corps. Ce dilemme qu'il souligne lui-même dans l'extrait cité précédemment, il le contourne alors par une fréquentation assidue de prostituées.

Les psychanalystes se sont également penchés sur le cas de Flaubert et ont énoncé un double conflit qui a fortement nui à sa relation avec Louise. Ils soulignent son amour exclusif pour sa mère, à qui, il écrivait en 1850, « *Je sens bien que je n'en aimerai jamais une autre comme toi, va, tu n'auras pas de rivale, n'aie pas peur.* »<sup>10</sup> Ils soulignent aussi sa difficulté voire son incapacité à concilier amour et sexualité<sup>11</sup>. Pourtant, sa relation avec Louise semble avoir permis à Gustave Flaubert, au moins durant une courte période, de vaincre ses difficultés à aimer, et tout particulièrement lors de leur première rencontre mantaise<sup>12</sup>.

## Deux personnalités opposées.

Les deux amants ont des personnalités très différentes voire opposées. Durant les plus de huit ans que dure leur relation - entrecoupée par une rupture de deux ans entre 1849 et 1851 - Flaubert, écrivain solitaire, cherche à maintenir Louise à distance alors que Louise, aspire à profiter de tous les instants et souhaite vivre dans la proximité de son amant.

En 1846, Louise Colet est une femme mariée, même si ce statut ne semble pas entraver les relations intimes qu'elle noue avec de nombreux hommes. Avant de rencontrer Flaubert, elle a entretenu plusieurs liaisons dont la plus longue et la plus célèbre fut celle qu'elle eut avec le philosophe, académicien et ministre Victor Cousin.

Louise Colet est également une femme de Lettres appréciée qui fréquente assidûment les salons parisiens. Très belle, elle est reconnue comme poétesse mais aussi comme une femme mondaine. A son endroit, les mots de ses contemporains sont souvent assassins, en particulier ceux de Jules Barbey d'Aureville<sup>13</sup>. Ces critiques paraissent aujourd'hui témoigner tout autant de la misogynie ambiante de la société française de la Monarchie de Juillet et du second Empire que de la réputation de femme légère qui s'attache alors à la personne de Louise. Dans son essai au vitriol *les bas bleus*, publié en 1878, Barbey d'Aureville dépeint les grandes figures féminines de la littérature de son siècle et témoigne de la difficulté pour une femme d'exister en tant qu'auteure. Voici ce qu'il écrit de Louise Colet : « *Si les facultés de l'intelligence eussent été seules en Louise Colet, elle aurait passé, comme foule de femmes qui agacent l'attention puis s'en vont (...) mais ses passions*

---

<sup>10</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, lettre à sa mère, 15 décembre 1850

<sup>11</sup> Barbara Vinken, « Le continent noir du désir masculin : Colet et Flaubert, encore », *Flaubert* [En ligne], n°3, 2010, mis en ligne le 30 septembre 2010, consulté le 10 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/968>

<sup>12</sup> Gustave Flaubert *Correspondance*, lettre à Louise Colet, Croisset, 18 septembre 1846. Flaubert écrit à Louise : « *J'ai eu je te l'ai dit, presque enfant une grande passion (Elisa Schlésinger, ndlr). Quand elle a été finie j'ai voulu alors faire deux parts mettre d'un côté l'âme que je gardais pour l'art – de l'autre le corps qui devait vivre n'importe comment – puis tu es venue tu as dérangé tout cela voilà que je rentre dans l'existence de l'homme* ».

<sup>13</sup> Jules Barbey d'Aureville : *Œuvres et les hommes au XIX<sup>e</sup> siècle, les bas-bleus*, 1878, Edition Société générale de Librairie Catholique, Louise Colet pp237-252. L'ouvrage est consultable en ligne sur le site de la BNF. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8734/f261.item#>

*s'ajoutèrent à ses facultés et surtout cette force en gueule<sup>14</sup>*». Il transparait de ces propos discourtois que Louise est non seulement une femme émancipée mais qu'elle dispose d'un fort caractère. Cette description d'une femme libre au fort caractère apparaît fréquemment dans les autres portraits que ses contemporains dressent d'elle.

Gustave Flaubert a vingt-cinq ans lorsqu'il devient l'amant de Louise. Il est de onze ans son cadet et n'est encore qu'un jeune auteur prometteur qui n'a quasiment rien publié. S'il eut des aventures galantes avant sa rencontre avec la *Muse*, c'est sa chaste passion pour Elisa Schlésinger qui marque son entrée dans l'âge adulte. La comparaison entre Louise et Elisa a souvent été faite afin de mettre en évidence ce qui peut les rapprocher et surtout les différencier aux yeux de Flaubert., Elisa Schlésinger, comme Louise Colet, a onze ans de plus que Gustave. Elle est pour Flaubert, un être désiré, idéalisé, mais resté inaccessible, une passion inassouvie. Inversement, Louise est celle qui a conduit Gustave sur les voies du plaisir. Dans la lettre qui suit leur première rencontre mantaise, en septembre 1846, il écrit à Louise : « *nous nous sommes aimés, mieux encore, nous avons ressenti des plaisirs exquis<sup>15</sup>*».

Pourtant Flaubert maintient Louise à distance et refuse tout au long de leur relation de la recevoir en Normandie. De son côté, elle semble avoir longtemps espéré partager la vie de l'auteur particulièrement après être devenue veuve en 1851.

### **Mantes, un entredeux idéal ?**

La première rencontre à Mantes a été longuement préparée par Flaubert. Dans sa lettre du 2 septembre 1846, il invite Louise à l'y retrouver. Cette rencontre répond, avant tout au désir de sa maîtresse de le voir plus souvent et aux reproches qu'elle lui adresse, un mois après le début de leur relation, du peu d'empressement qu'il met à la retrouver.

Pour échapper aux contraintes familiales, Flaubert souhaite retrouver Louise en toute discrétion. C'est pourquoi, il élabore un véritable plan pour la rencontrer. Il utilise la présence à Croisset de son ami parisien Maxime du Camp et prétexte de le raccompagner pour visiter, avec lui, Château-Gaillard pour, en réalité, rejoindre Louise à Mantes et ainsi passer quelques heures avec elle.

La lettre du 2 septembre dans laquelle, il communique à Louise, les éléments de ce stratagème, regorge d'information sur les horaires de train permettant aux amants de se retrouver un court moment. Ainsi, il lui écrit : « *tu partirais de Paris à 9 heures du matin et tu serais à Mantes à 10 heures et 50 minutes, j'y arriverais à 11 heures 19 minutes. Nous aurions à nous cinq belles heures<sup>16</sup>* ».

---

<sup>14</sup> Jules Barbey d'Aurevilly : *opt. cité*.

L'expression *Bas-bleus* désigne, au XIXe siècle, les femmes de lettres. D'origine anglaise, cette expression pris vite un sens péjoratif. Barbey d'Aurevilly publie en 1878 un 5<sup>e</sup> opus de son ouvrage *Œuvres et hommes* qu'il consacre aux femmes de Lettres et qu'il intitule justement, *les bas-bleus*. Voici les propos qu'il tient en parlant de celles dont il a choisi de parler « *les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes. Ce sont des hommes — du moins de prétention — et manqués ! Ce sont des Bas-bleu.* » Pour Louise Colet, il est encore plus cinglant : « *Ce n'est pas seulement un bas-bleu. C'est le bas-bleu même* », op. cit. p237.

<sup>15</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, Lettre à Louise Colet, Croisset, 10 septembre 1846

<sup>16</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, Lettre à Louise Colet, Croisset, 2 septembre 1846





Gravure présentant un convoi ferroviaire sur la ligne Paris-Rouen gravure sur bois vers 1850. Les voyageurs de 3<sup>e</sup> classe voyaient dans des voitures ouvertes.  
Source : SARDO centre national des archives historiques SNCF, archives cnah0004

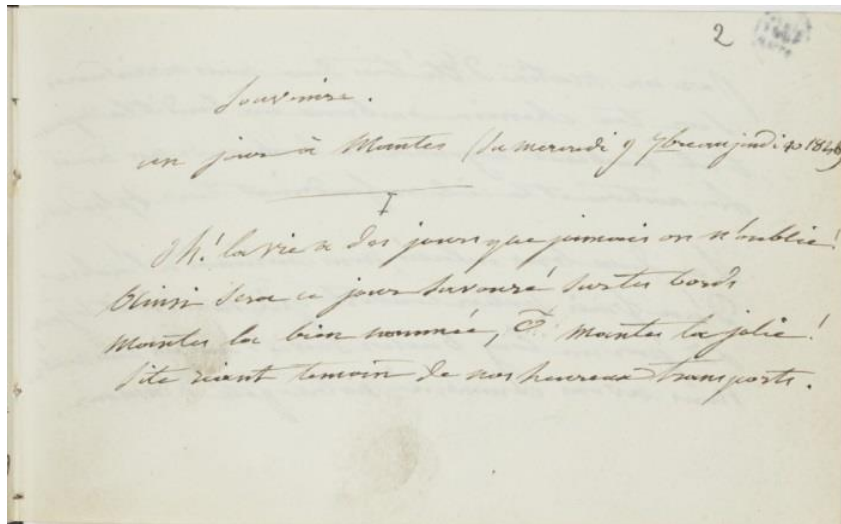
On voit ici l'importance que joue la mise en service de la Ligne Paris-Rouen, trois années auparavant. Inaugurée le 3 mai 1843, le succès de cette ligne est immédiat, elle enregistre plus de neuf cent mille voyageurs dès sa première année d'exploitation<sup>17</sup>. Les informations données par Flaubert nous permettent de comprendre qu'il faut alors une heure et cinquante minutes pour venir de Paris à Mantes et deux heures pour parcourir les soixante-dix kilomètres qui séparent Rouen de Mantes. Il est aisé de comprendre que, pour Flaubert, la ville de Mantes est le lieu idéal pour organiser des retrouvailles imprévues. A mi-chemin entre Paris et Rouen, elle offre aux amants un entredeux géographique parfait. C'est également un territoire neutre, éloigné de leur cadre de vie réciproque ; un espace qui permet à Flaubert de satisfaire ses désirs et ceux de sa maîtresse sans rompre avec sa volonté de tenir Louise hors de son intimité familiale. Si elle peut être sa maîtresse mantaise, il ne peut imaginer qu'elle soit sa compagne normande.

Dans sa lettre datée du 6 septembre 1846, Flaubert confirme à Louise le rendez-vous fixé. Ce sera le 8 septembre ! Gustave tente une nouvelle fois de la rassurer alors qu'elle s'inquiète de sa froideur : « *c'est au contraire parce que je t'aime que je ne m'abandonne pas à mon amour. Tu sentiras une preuve de tendresse où tu n'avais vu que tiédeur et corruption* ». Il anticipe leurs retrouvailles charnelles : « *Demain c'est la folie, c'est l'ivresse, c'est toi, c'est moi.* » Les derniers mots de la lettre sont plus prosaïques : « *Prends le convoi qui part de Paris à 9 heures du matin. Je partirai à la même heure de Rouen*<sup>18</sup>. »

### « **Un jour à Mantes** », une rencontre inoubliable.

<sup>17</sup> SARDO, centre national des archives de la SNCF. <http://openarchives.sncf.com/archive/0453lm0093>

<sup>18</sup> Gustave Flaubert, *Lettre à Louise Colet*, Croisset, 6 septembre 1846. Dans sa lettre, Flaubert utilise « demain » car il préfigure que Louise recevra sa lettre le 7 septembre. En effet, leur intense correspondance nous montre qu'il ne faut qu'un jour pour qu'une lettre expédiée de Croisset ou de Rouen parvienne à Paris.



Source : *Souvenirs*, carnet n°5, Réserve de la Bibliothèque historique de la ville de Paris /BHVP. Rés. Ms 68

*Souvenirs,  
Un Jour à Mantes (du mercredi 9 septembre 1846)  
Oh ! la vie a des jours que jamais on oublie !  
Ainsi sera ce jour savouré sur tes bords  
Mantes la bien nommée, ô Mantes la Jolie.  
Site riant témoin de nos heureux transports<sup>19</sup>.*

Voici les premiers vers du long poème que Louise Colet écrit à son amant, le soir même de son retour à Paris, après vingt heures passées en sa compagnie à « *Mantes le Jolie* ». Ce texte consigné dans un petit carnet bleu est aujourd'hui conservé par la bibliothèque historique de la ville de Paris. C'est un document précieux pour comprendre la plénitude des sentiments de Louise à l'issue de la première rencontre des amants à « *Mantes la bien nommée, Mantes la Jolie* ». Ce manuscrit est la copie de la lettre disparue que Louise envoie à Gustave, le 9 septembre au soir et à laquelle il répond de façon explicite, dans sa lettre datée du 10 septembre. Cette œuvre intime n'est pas destinée à être publiée mais seulement à être lue par son amant. « *J'ai fait ces vers pour toi seul* » indique-t-elle dans le post-scriptum du manuscrit conservé. La lecture de ce poème, nous plonge ainsi dans l'intimité du couple et nous offre un regard saisissant sur la ville qui abrite leur rencontre.

L'entrevue pourtant si bien programmée par Flaubert ne se déroule pas comme prévue et les « *cinq bonnes heures* » annoncées dans le courrier du 6 septembre se transforment en une vingtaine. Dès leur arrivée, les amants prennent une chambre à l'Hôtel du grand-cerf, un établissement réputé pour la qualité de son hébergement. Situé au cœur de la ville sur ce qui est aujourd'hui la Place de la République, l'établissement vient de changer de propriétaire et de lieux d'implantation. L'antique hôtel du grand-cerf venait d'être vendu pour être transformé en résidence particulière. En revanche, le nouvel établissement a perduré plus de cent ans jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle avant d'être, lui aussi, converti en appartements. Quelques photographies<sup>20</sup> datant du début du XX<sup>e</sup> siècle nous permettent d'imaginer l'hôtel tel qu'il pouvait être en 1846.

<sup>19</sup> Louise Colet, *Souvenirs*, carnet n°5, Réserve de la Bibliothèque historique de la ville de Paris /BHVP. Rés. Ms 68. Le poème dans sa version manuscrite est consultable en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10537023j/f2.item> Le poème a également été publié par l'association des amis de Flaubert et de Maupassant dans sa revue *Bulletin Flaubert* n°30, sous le titre *Un poème méconnu de Louise Colet*, pp19-26 : [https://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/030\\_019](https://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/030_019)

<sup>20</sup> Sur l'hôtel du grand-cerf à Mantes la jolie : <http://mantes.histoire.free.fr/item.php?nom=Grand%20H%C3%B4tel%20du%20Grand%20Cerf>



Source : collections privées, photos extraites du site [mantes.histoire.fr](http://mantes.histoire.fr)

Au sujet de cet établissement, Louise écrit dans son poème :

*«Demandant en riant aux passants ébahis  
Quelle auberge en renom, renfermait le pays ?  
Le grand-cerf, nous répond un bourgeois secourable  
Allez, vous trouverez bon lit et bonne table,  
il disait vrai ma foi, le gîte est des meilleurs.»<sup>21</sup>*

En 1846, Mantes est alors une petite ville bourgeoise et commerçante de 4 400 habitants<sup>22</sup>. Ce n'est qu'entre la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle qu'elle se transforme progressivement en ville industrielle. Lorsque Flaubert et Louise s'y retrouvent, ce qui prédomine alors, c'est le caractère champêtre de cette petite ville aux portes du Vexin. A cette époque, Mantes devient un site apprécié des artistes qui, comme Corot, seront nombreux à venir y peindre. Elle attire également les parisiens aisés qui y viennent en villégiature. Pour nos jeunes amants, elle est, ce jour-là, la ville des plaisirs.

Dans son poème intime, Louise relate leurs premiers ébats qui suivent le repas pris à l'hôtel du grand-cerf.

*« Nous mangeâmes comme de vrais amants  
qui ne séparent point la chair des sentiments. »*

Et quelques vers plus loin :

*« L'Heure est à nous, la chambre est close »<sup>25</sup>*

<sup>21</sup> Louise Colet, *Souvenirs, carnet n°5*, opt. cit. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10537023j/f2.item>

<sup>22</sup> D'après le recensement de 1846, Archives départementales des Yvelines, consultable en ligne, côte manquante, <https://archives.yvelines.fr/>





Source : Jean-Baptiste Camille Corot : *Le pont de Mantes*, entre 1868-1870, Huile sur toile, 38 cmx 55 cm, Musée du Louvres, RF 1641, Crédit The Yorck Project.

Dans l'après-midi, les amants s'aventurent sur les bords de la Seine et entreprennent de descendre le fleuve. Louise décrit longuement cette promenade fluviale sur une simple barque mue par les bras vigoureux du batelier. Surpris par la pluie, les deux amants retournent à l'Hôtel. C'est alors qu'emporté par la douceur de la rencontre, Flaubert oublie de quitter Mantes à « 6 heures »<sup>23</sup> comme il l'avait prévu. La courte rencontre d'une après-midi se transforme alors en une journée entière. Les deux amants passent ainsi la nuit ensemble. La 13<sup>e</sup> strophe du poème est particulièrement explicite sur l'intensité du moment partagé :

*« Tous deux nus, tous deux sans entraves,  
Tous deux avides de jouir  
Nous nous jetions, ardants (sic) et braves  
Le désir de nous assouvir ! »<sup>24</sup>*

Le reste du poème se poursuit sur le même ton, jusqu'à la 18<sup>e</sup> strophe qui relate le départ de l'être aimé.

*« Oh ! ne pars pas !... Je dis tout ce que l'on peut dire  
Quand on se sent mourir... il est parti pourtant,  
Sa mère l'attendait, sa mère l'aime tant !...  
C'est à moi de souffrir ! c'est à moi de l'attendre. »*

Une séparation cruelle pour Louise qui, quelques heures après le départ de Flaubert, lui écrit ces mots. Il apparaît clairement que cette première rencontre à Mantes fut, pour elle, un jour que « *que jamais on oublie* ». Pourtant, la référence de Louise à la mère qui attend, rejoint les analyses postérieures sur la dualité des sentiments de Gustave et l'entrave que constitue cet amour maternel pour l'épanouissement de leur relation amoureuse.

<sup>23</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, Lettre à Louise Colet, Croisset, 6 septembre 1846

<sup>24</sup> Louise Colet, *Souvenirs, carnet n°5, opt. cité*

Pour Flaubert, l'escapade à Mantes a également été fort enivrante. Dans sa lettre du 10 septembre, Il relate leur déchirante séparation sur le quai de la gare de Mantes-Station, son désir de la rejoindre alors qu'il la voit s'éloigner. Il se remémore les instants partagés à l'hôtel puis sur la Seine, se souvient de leurs ébats passionnés dans leur chambre d'hôtel et prend plaisir de savoir « *qu'il lui a plu* ». Dans une lettre postérieure, il lui rappelle qu'il fut alors son « *buffle indompté des déserts d'Amérique* »<sup>25</sup>. De la même manière, dans une autre lettre datée du 18 septembre, Flaubert recopie certains vers de Louise et les commente amoureusement. Leur amour semble parfait et leur accord idéal. Et cependant, les vingt heures intenses passées à Mantes sont suivies de plusieurs mois sans se voir. Telle est la relation paradoxale que Gustave impose à Louise. Elle ne cesse de réclamer sa présence ; il ne cesse de se dérober. Elle souhaite être quotidiennement à ses côtés, il la veut lointaine et évoque l'histoire d'amants qui s'aiment sans se voir durant plus de sept ans.

### De l'amante à la Muse :

La rupture semble inévitable et se produit une première fois en août 1848. Les deux amants cessent de correspondre. Flaubert prépare alors son grand voyage d'Orient. Il quitte la France le 22 octobre 1849 et ne revient qu'au mois de février 1851. Ce long périple qui transforme profondément l'auteur, est entrepris avec son ami Maxime du Camp. Durant son absence, il adresse de nombreuses lettres à ses amis et à sa mère, mais il n'écrit aucune lettre à Louise et semble l'avoir totalement oubliée. Pour autant, peu après son retour, leur liaison reprend.

S'ils redeviennent amants, la passion amoureuse a cédé le pas à une relation apaisée qui transforme l'amante en « *muse* ». Ils échangent de longues lettres dans lesquelles ils confrontent leur point de vue sur leurs œuvres respectives. Il relit et corrige ses poèmes, alors qu'elle suit et commente l'avancée de son grand roman *Madame Bovary*. Louise est devenue bien plus qu'une maîtresse mais Flaubert ne peut imaginer qu'elle devienne son épouse. Pour lui, l'écriture est tout ! Elle ne permet pas une vie de couple. Plus que tout, il craint de voir Louise tomber enceinte et s'inquiète fréquemment lorsque cette dernière évoque le retard de son cycle menstruel. « *Que deviennent les anglais ?* », lui demande-t-il trivialement dans une lettre du 5 décembre 1852. La réponse de Louise qu'il reçoit le 11 décembre lui « *enlève de dessus le cœur un terrible poids* » car ajoute-t-il « *L'idée de donner le jour à quelqu'un me fait horreur. Je me maudrais si j'étais père.* »<sup>26</sup>

Leurs rencontres à Mantes reprennent. Ils s'y retrouvent, au moins six fois entre 1851 et 1854. Nous savons, par exemple, qu'en 1852, ils s'y rendent au moins deux fois. Le premier séjour a lieu entre le 3 et le 5 juin<sup>27</sup>, et le second, qui dure une semaine environ, est évoqué par Flaubert dans une lettre adressée à Louis, datée du 16 novembre 1852. Flaubert lui écrit : « *Oui, ç'a été bon, bien bon et bien doux* ». La suite de la lettre nous offre un autre indice sur leur habitude de se retrouver à Mantes. Les propos de Flaubert y sont éloquents : « *Quand je t'ai eu quittée, je suis entré dans ce cabaret près du chemin de fer, et le cafetier m'a demandé poliment des nouvelles de Madame*<sup>28</sup> ». Les nouvelles de « *Madame* » que le cafetier demande, nous montre que les deux amants sont alors reconnus à Mantes comme un couple fréquentant régulièrement la ville.

---

<sup>25</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, Lettre à Louise Colet, Croisset, 30 septembre 1846.

<sup>26</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, Lettres à Louise Colet, Croisset, des 5 et 11 décembre 1852

<sup>27</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, Lettre à Louise Colet, Croisset, 9 juin 1852. Flaubert évoque la mort de Pradier (4 juin 1852) survenu alors qu'ils se promenaient à Rosny sur Seine et ajoute ses mots dans sa lettre : « *Tu te les rappelleras nos 48 heures de Mantes, ma chère Louise. Ça a été de bonnes heures. Je ne t'ai jamais tant aimée !* ». Mantes restait donc, leur lieu de rencontre amoureuse et de la retrouvaille des corps.

<sup>28</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, Lettre à Louise Colet, Croisset, 16 novembre 1852

Mais peu à peu, leur relation s'étiole et la rupture définitive a lieu au mois de mars 1855. Elle prend la forme de deux lettres très brèves. Celle de Louise datée du 3 mars 1855 dans laquelle elle demande à Flaubert de passer la voir, chez elle<sup>29</sup>. Elle espère avoir avec lui une franche discussion. Sans réponse de son amant, elle décide de se rendre à l'appartement parisien qu'il occupe alors, boulevard du Temple. Elle trouve porte close. Apprenant son passage, il lui écrit un ultime et court billet qu'elle reçut le 6 Mars :

Madame,

*J'ai appris que vous vous étiez donné la peine de venir, hier, dans la soirée, trois fois, chez moi.*

*Je n'y étais pas. Et dans la crainte des avanies qu'une telle persistance de votre part pourrait vous attirer de la mienne, le savoir-vivre m'engage à vous prévenir : que je n'y serai jamais.*

*J'ai l'honneur de vous saluer.*

FG.

Au bas de cette lettre, Louise ajoute :

« Lâche couard et canaille. »<sup>30</sup>

Jugement cruel et définitif qui témoigne de la fin brutale d'une relation qui ne fut jamais totalement satisfaisante, à l'exception, peut-être d'un jour inoubliable à Mantes.

Madame  
J'ai appris que vous vous étiez  
donné la peine de venir, hier,  
dans la soirée, trois fois, chez  
moi.  
Je n'y étais pas. Et dans  
la crainte des avanies qu'une  
telle persistance de votre part,  
pourrait vous attirer de la  
mienne, le savoir-vivre  
m'engage à vous prévenir :  
que je n'y serai jamais  
J'ai l'honneur de  
vous saluer  
FG.  
Mardi 6 Mars 1855  
Paris 1855  
Lâche Couard  
et Canaille

Dernière lettre de Flaubert à Louise Colet, 6 Mars 1856, Site flaubert.univ-rouen.fr

Selon tout vraisemblance, les amants ne se sont jamais revus ou seulement fortuitement. Le biographe de Flaubert, Albert Thibaudet raconte sans le dater

<sup>29</sup> Louise Colet à Flaubert, *Correspondance*, Paris, 3 mars 1855.

<sup>30</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, lettre à Louise Colet, Paris, 6 mars 1855.

l'épisode selon lequel Louise aurait aperçu Gustave alors qu'elle se promenait avec sa fille près du collège de France et se serait alors exprimée « Qu'il est laid ! »<sup>31</sup>

Flaubert conserve plusieurs liens à Mantes après sa rupture avec Louise. Le premier et le plus important est son amitié avec Louis Bouilhet, celui qu'il appelait mon *vieil ami de 37 ans*<sup>32</sup>, celui qui lui ressemblait tant et auprès de qui il est enterré. Flaubert l'appelait « *mon accoucheur littéraire* »<sup>33</sup>. Louis Bouilhet, a vécu à Mantes de 1857 à 1867, date à laquelle le poète s'installe à Rouen et devient Conservateur de la Bibliothèque municipale. Flaubert et lui ont entretenu une longue correspondance ponctuée de visites hebdomadaires. Leur longue amitié débuté au lycée s'est poursuivie jusqu'à la mort de Louis en 1869. Leurs rencontres avaient principalement lieu à Croisset, tous les lundis. Mais leur intense correspondance nous apprend que Flaubert l'a fréquemment rejoint dans sa demeure mantaise où il passait parfois plusieurs jours.

Portrait de Louis Bouilhet



Portrait de Gustave Flaubert



Source wikipédia, common files.

Sans être un lieu de mémoire au même titre que Rouen ou Croisset, Mantes-la-Jolie est donc fortement attachée au souvenir de Gustave Flaubert. Par ailleurs, le poème de Louise reste un des témoignages les plus intimes de la relation de Flaubert et de sa muse. La ville fut le lieu privilégié de leurs courtes rencontres, un asile qui permit aux deux amants de s'abandonner l'un à l'autre, une île de Cythère, entre Rouen et Paris.

<sup>31</sup> Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, édition Gallimard, 1935, p 50

<sup>32</sup> Gustave Flaubert, *Correspondance*, lettre à George Sand, Croisset, 20 juillet 1869.

<sup>33</sup> Les amis de Flaubert, Bouilhet, le fidèle ami, Bulletin °35, 1969 p8

# Bibliographie

## Les Amants de Mantes

### Les œuvres de Flaubert :

Flaubert Gustave, *Correspondance*, Edition de Jean Bruneau et Yvan Leclerc, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 5 tomes et Index, 2007.

Flaubert Gustave, *Œuvres complètes*, Édition publiée sous la direction de Claudine Gothot-Mersch, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 5 tomes, 1983 (tome1) 2013-2021(tomes 2 à 5)

### Sur le vie de Flaubert :

Michel Winock : *Flaubert*, Collection Folio, Gallimard, Paris, 2015

Hélène Frejlich, *Les amants de Mantes*, édition SFELT, Paris, 1936, 163p

Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, édition Gallimard, 1935,

Pierrot Roger : *Exposition du centenaire : 19 novembre 1980-22 février 1981*, catalogue de l'exposition, Bibliothèque Nationale, Paris, 1980

Barbara Vinken, « *Le continent noir du désir masculin : Colet et Flaubert, encore* », *Flaubert*, revue critique et génétique, n°3, 2010,

### Sitographie :

Pour lire la correspondance de Louise Colet et de Flaubert :

<https://flaubert-v1.univ-rouen.fr/correspondance/>

Pour en savoir plus sur Mantes la Jolie :

<http://mantes.histoire.free.fr/>